

# N'est pas missionnaire qui veut



La formation des candidats au sacerdoce missionnaire semble plus exigeante aujourd'hui qu'elle ne l'a jamais été. Qu'en est-il réellement ? L'été dernier, j'ai rencontré Bernard Duquette, p.m.é., de passage au Québec. Pour ce responsable au *Theological Formation Center of Kenya*, la capacité d'adaptation et les compétences relationnelles sont les nouveaux points d'ancrage de la formation missionnaire.

(M.H.C.)

## M. H. C. Bernard, dans un premier temps, qu'est-ce que le *Theological Formation Center of Kenya* ?

Le *Theological Formation Center of Kenya* a été fondé en 2001 par la Société des Missions-Étrangères. En plus d'être le lieu des études théologiques, ce centre permet à nos candidats au sacerdoce de vivre des expériences concrètes d'engagement pastoral et missionnaire. Il se veut également un milieu de vie interculturel où l'on favorise la croissance humaine et spirituelle.

## M. H. C. Avant la création du *Theological Formation Center of Kenya*, où se faisait la formation des candidats au presbytérat de la SMÉ ?

D'abord, il faut dire que durant les 20 années qui ont précédé la création du *Theological Formation Center of Kenya*, soit de 1981 à 2001, nous n'avons eu que trois ordinations au sacerdoce, moi-même en 1981, Martin Laliberté en 1995 et Yvon Côté en 2001. Cela donne une idée de la crise qui s'est vécue au sein de l'Église du Québec. Durant cette période, le lieu de formation était à Montréal.

## M. H. C. Depuis 2006, quatre personnes ont été ordonnées prêtres au sein de la SMÉ. À quoi attribuez-vous ce changement ?

En 1997, la Société des Missions-Étrangères s'est officiellement ouverte à l'internationalité, c'est-à-dire à l'acceptation de membres provenant de pays autres que le Canada. La création du *Theological Formation Center of Kenya* découle d'ailleurs de cette décision.

De 1992 à 1997, nous avons semé largement en expérimentant plusieurs nouveaux chemins. Depuis 1986, le programme de formation pour



CRÉDIT PHOTO B. Duquette

*Roland Laneville, missionnaire à Namanga, a animé la retraite des séminaristes au début de l'été. Première rangée : Roland Laneville, p.m.é., Richard Brodeur, p.m.é., Ergete Tesfaye, Teodoro Baquedano, Erlin Pérez, Jobel Carranza. Deuxième rangée : José Domingos Barão, Magella Coulombe, p.m.é., Moses Ochieng et Claude De La Chevrotière, missionnaire laïque associé.*



CRÉDIT PHOTO R. Laneuville

Quelques-uns des étudiants du Theological Formation Center of Kenya en compagnie de Magella Coulombe, p.m.é. le printemps dernier. José Domingos Barão (Brésil), Magella Coulombe, Paul Too (Kenya), Jobel Carranza (Honduras)

missionnaires laïques (PIFM), piloté par mon confrère Florian Vachon, avait le vent dans les voiles. L'arrivée du Centre international de formation missionnaire (CIFM) en 1992 permettait d'aller plus loin. Nous avons alors ouvert la porte à des jeunes, hommes et femmes, qui voulaient discerner leur appel à s'engager dans la vie missionnaire, soit comme laïques soit comme prêtres ou religieuses, et ce, en vivant ensemble au quotidien. Enfin, il y eut la fondation en 1995 du Centre de formation et d'animation missionnaire (CFAM) au Honduras. Toutes ces expériences avaient jeté les bases de l'internationalité. D'ailleurs, tous nos étudiants actuels sont passés par le CFAM ou le CIFM ainsi que la grande majorité de nos 30 missionnaires laïques associés.

### **M. H. C. Si je comprends bien, l'ouverture de la Société à l'internationalité ne peut donc être vue comme une « stratégie de survie » ?**

Lorsque la Société des Missions-Étrangères s'est ouverte à l'internationalité en 1997, ce n'était surtout pas dans une optique de survie. Depuis plusieurs années, des missionnaires laïques provenant de différents

pays et associés chez nous manifestaient le désir de devenir prêtres au sein de la Société. À l'époque, nous ne pouvions les accueillir en raison de nos Constitutions. L'ouverture de la Société à l'internationalité a été le fruit d'un discernement spirituel de l'Assemblée générale de 1997 qui a reconnu dans les faits concrets un signe de l'Esprit Saint à ouvrir notre *membership* à des non-Canadiens. Loin d'une stratégie de survie, il s'agissait d'une décision dérangeante en fidélité à un appel de l'Esprit.

### **M. H. C. Au Theological Formation Center of Kenya, vous êtes particulièrement attentifs aux dimensions humaine et relationnelle chez les candidats au presbytérat. Pour quelle raison ?**

Nous sommes attentifs à ces dimensions notamment parce que l'on s'attend à ce que le visage de la Société des Missions-Étrangères change complètement dans les années à venir. D'abord, les membres vont être issus de différents pays. Ensuite, nous allons devenir un tout petit groupe comparativement à ce que nous avons déjà été. Dans 20 ans, la Société des Missions-Étrangères va probablement compter autour de

50 membres alors qu'il n'y a pas si longtemps nous étions plus de 200. Conséquemment, nous ne pouvons plus penser notre présence missionnaire de la même façon que nous l'avons fait jusqu'à maintenant.

Par exemple, si dans un groupe de 20 personnes travaillant dans le même pays se trouve une personne qui préfère vivre et travailler seule, cela ne pose pas trop de difficulté. Mais dans des équipes de trois à sept personnes, ce n'est plus souhaitable. Dans une organisation nouvelle où prêtres missionnaires et missionnaires laïques associés, provenant de cultures et de pays différents, vont être appelés à vivre et à travailler ensemble à l'intérieur de groupes restreints, il faut développer d'excellentes aptitudes relationnelles.

De plus, les séjours à vie dans une même localité ou dans un même pays ne seront plus possibles. Si la permanence dans un milieu a de grands avantages et apporte beaucoup, elle appartient selon moi à la mission *ad intra*, c'est-à-dire aux Églises locales. Nous, nous sommes des missionnaires *ad extra*, c'est-à-dire que nous allons en dehors de nos pays d'origine. Aussi, l'un des défis qui attendent les missionnaires de demain sera à la fois de

prendre racine à un endroit et d'être capables de se transposer ailleurs quelques années plus tard. Pour nos futurs membres, la capacité d'adaptation doit devenir une attitude psychologique et même spirituelle.

Aussi, je reconnais que les candidats au sacerdoce que l'on admet aujourd'hui doivent être un peu exceptionnels sur le plan humain. Car en plus de faire preuve d'une qualité de vie spirituelle, ils doivent présenter de bonnes capacités d'ouverture, d'adaptation et de communication. En tant que formateurs, nous ne pouvons pas faire l'économie de cela, car ce ne serait ni être honnête envers eux ni rendre service à la Société.

### **M. H. C. Ces dernières années, la durée du temps de formation des candidats au sacerdoce est plus longue que dans le passé. Pourquoi ?**

En fait, la différence n'est pas aussi grande qu'on pourrait le croire. Dans le passé, la durée totale de la formation était de sept ans. Logiquement, choisir de devenir international et interculturel pose immédiatement le défi linguistique. Passer de l'Amérique latine au Canada puis au Kenya suppose l'apprentissage de nouvelles langues. Cela allonge nécessairement de deux à trois ans le temps de la formation.

Mais, depuis quelques années, il est clair pour nous que ce temps fait partie intégrante de la mission. C'est un temps précieux où nous nous donnons la chance de mieux nous connaître de part et d'autre. Il faut dire également que la plupart de nos candidats actuels possèdent déjà une expérience de vie, soit comme missionnaires laïques associés soit comme travailleurs. Conséquemment, ces candidats arrivent à un âge plus avancé, mais avec des motivations plus claires. Une telle expérience donne une maturité au candidat dans son choix de s'engager à vie comme missionnaire.

La période de formation se veut également un temps de développement sur les plans humain et spirituel. Côté les gens en formation sur une plus longue période nous permet de mieux évaluer leur progrès

et leurs défis particuliers. On les aide notamment à prendre conscience de leurs forces et aussi de ce qui risque de paralyser ces forces.

Car chacun arrive chez nous avec son bagage culturel, son bagage familial. Si quelqu'un veut devenir missionnaire, il va devoir éventuellement faire le passage entre la façon de faire qu'il a apprise et celle de la Société et éventuellement celle du pays où il va être envoyé. Le jeune qui vient frapper à notre porte est-il capable de relativiser ses manières de faire, d'en adopter de nouvelles ? S'attend-il à changer des choses dans sa vie, dans ses habitudes ou s'attend-il à ce que ce soit tout ce qu'il y a autour de lui qui change ?

### **M. H. C. À quel signe voyez-vous qu'un candidat est vraiment appelé à la vie missionnaire dans un groupe interculturel en devenir comme la SMÉ ?**

Je dirais que le signe par excellence est la joie ! Si quelqu'un a réellement l'appel missionnaire, non seulement il passe au travers du défi de l'interculturel, mais c'est ce à quoi il aspire profondément et il est heureux. Si une personne est « sur le frein » constamment, maussade, qu'elle passe son temps à tout remettre en question, à critiquer ou encore se prend comme le centre de référence auquel tous doivent s'adapter, c'est un signe en partant que ça ne marchera pas.

### **M. H. C. Bernard, vous parlez de l'appel missionnaire.**

#### **Qu'entendez-vous par cela ?**

Dans un premier temps, je dirais que l'appel missionnaire ou la vocation missionnaire, c'est une sortie de soi, c'est la capacité de vivre un amour universel à la manière de Jésus. Pour moi, la vocation missionnaire, c'est un intérêt, un amour pour ce qui est au-delà des frontières, au-delà de mes propres frontières, c'est la capacité d'aller vers ce qui est différent et surtout d'apprendre de ce qui est différent.

Dans un deuxième temps, la vocation missionnaire, c'est le désir de créer des ponts et de devenir soi-même un pont. Par exemple, si je pars à l'étranger, je tente de relier les gens de chez nous, ceux qui m'entourent, aux gens où je vais. C'est ce que j'appelle créer un pont. Et à un moment donné, tu t'aperçois qu'il y a tout un réseau de solidarité qui naît à partir de ton engagement missionnaire. Pour moi, la mission, c'est une affaire de liens et de liens très personnels. La mission, c'est construire des ponts entre les personnes et les peuples en défaisant les murs qui les divisent. ●

\* Originaire de Bromont (St-Hyacinthe), il a été missionnaire au Pérou et a travaillé au Service de la formation au Canada. Depuis 2001, il est responsable de la formation à Nairobi (Kenya). Courriel : bernard.duquette@gmail.com



*Marie-Hélène Côté profite du passage de Bernard Duquette au Québec pour lui poser quelques questions sur les défis qui attendent la relève missionnaire.*

CRÉDIT PHOTO H. FERREAU